

devant lui, et esclave de sa consigne comme tous les portiers de théâtre, qui sont bien les cerbères les plus intraitables du monde, voulut l'arrêter, un instant.

— Monsieur, on ne peut pas monter, lui dit-il en le retenant par la basque de son habit.

Méhul tremblait déjà de se voir arrêter en si beau chemin, lorsque Gluck, se retournant, mit fin à ce débat en disant au portier d'une voix de tonnerre

— C'est mon ham.

Le portier, tout confus, n'opposa plus d'obstacle, et Méhul se crut plus grand d'un pied. Gluck l'avait appelé son ami. Pourquoi fallait-il qu'il n'y eût que le portier de l'Opéra pour lui entendre donner ce titre glorieux.

— Sur le théâtre, Gluck fût bientôt entouré d'acteurs, d'auteurs, de grands seigneurs même, qui alors ne manquaient pas une solennité dramatique, car dans ce temps-là, une nouvelle production dans les arts était un grand événement à la cour, et à la ville, et l'annonce d'une pièce nouvelle à l'Opéra ou à la Comédie-Française ou Italienne suffisait pour mettre en émoi Paris et Versailles.

Aussi, de toutes parts avait-on sollicité la faveur d'assister à cette dernière répétition d'*Iphigénie*, et le théâtre offrait un singulier amalgame de gens de tous les costumes et de toutes les conditions. Les plus grands seigneurs de la cour s'y trouvaient confondus avec les gens de lettres, les artistes de toutes sortes, gluckistes ou piccinistes, venus les uns pour tout admirer les autres pour tout blâmer.

Tous les acteurs et actrices du chant et de la danse, même ceux qui ne paraissent pas dans l'ouvrage, étaient venus à cette solennité.

Un cercle nombreux était formé autour d'une de ces dames c'était la célèbre Sophie Arnould, qui, quoique jeune encore, avait quitté le théâtre l'année précédente, chacun se pressait autour d'elle pour recueillir un de ses bons mots, et elle ne s'en faisait pas faute.

On riait alors beaucoup de l'aventure arrivée à un des plus enrégés piccinistes. Il avait écrit au prince d'André, en Italie, de lui envoyer la partition de l'opéra qui avait le plus de renommée dans ce pays, et, quelque temps après, il en avait reçu l'*Orfeo* de Gluck. On peut juger de son désappointement, les quolibets n'avaient pas manqué au pauvre bouffoniste. Sophie n'avait encore rien dit, mais, le voyant passer rapidement auprès d'elle, elle ne put s'empêcher de lui adresser la parole.

— Eh bien ! mon pauvre ami, est-ce que nous voulons nous raccommoier avec la musique allemande ? avons-nous toujours le cœur déchiré ?

Du tout, mademoiselle, repartit avec humeur l'individu blessé de se voir rappeler en public sa mystification, jamais M. le chevalier Gluck ne pourra se vanter de m'avoir déchiré le cœur, c'est bien assez de mes oreilles.

— Vraiment ? c'est fort heureux pour vous, surtout si l'on se charge de vous en donner d'autres.

Les collets de ruie accueillirent l'épigramme, et Sophie, une fois lancée, allait continuer son feu.

voulant, lorsqu'un petit homme, à l'air affairé, un gros rouleau de papier de musique sous le bras, vint l'inviter à faire place au théâtre.

— Je vous en prie, Mademoiselle, laissez-nous la scène libre, nous ne pouvons pas commencer, voyez tout le monde est sur le théâtre, et il n'y a personne dans la salle.

— Ah ! c'est juste, M. Gossec, je n'y avais pas fait attention, c'est absolument comme quand on joue *Sabinus* ou *La fête au village*.

Gossec lui tourna le dos sur-le-champ, il avait eu son compte, et la citation de deux de ses ouvrages, qui n'avaient pas été heureux, ne pouvait pas lui être assez agréable pour qu'il fût disposé à continuer la conversation.

S'adressant alors aux musiciens

— Allons, monsieur le chef-d'orchestre, nous vous attendons.

Nous sommes prêts, quand vous voudrez, monsieur le chef du chant, lui répondit Francoeur, qui depuis longtemps était à son poste, faites baisser le rideau.

A ce signal chacun se précipita dans la salle, et la répétition commença.

*Iphigénie en Tauroïde* est un chef-d'œuvre trop connu pour que j'entreprenne d'en rappeler les beautés.

Qui n'a été profondément ému dès les premières notes de l'introduction par ce sublime tableau du calme auquel succède bientôt cette tempête rendue encore plus terrible par les cris de telle ou d'*Iphigénie* et des prêtresses de Diane !

Cet ouvrage qui, après cinquante ans de succès, excitait encore de telles impressions, quel effet ne devait-il pas produire sur une génération presque neuve en musique, et chez qui les chefs d'œuvre de l'art succédaient sans transition à des essais presque informes !

Rameau était sans contredit un homme de génie, mais il y eut une distance immense de ses ouvrages à ceux de Gluck, et depuis l'époque où Rameau avait cessé d'écrire (1760) jusqu'à l'apparition des premiers opéras de Gluck en France (1776), il y avait eu une telle disette de compositeurs que l'on avait été obligé de fouiller dans le vieux répertoire de Lully, et qu'on avait remis quelques-uns de ses ouvrages, revus et réorchestrés par Francoeur, Gossec, ou Berton (le père de l'auteur de Montano). Et c'est après ces réplâtrages de médiocre musique, que Gluck parut avec toute sa puissance et toute son énergie.

Son orchestration qui nous paraît encore vigoureuse, malgré le vide de quelques parties, était alors la plus pleine que l'on pût concevoir.

Un simple accord de trombones suffisait alors pour faire frémir.

Ces instruments, importés depuis peu d'Allemagne par Gluck, ne s'employaient guère que pour annoncer l'approche des Euménides et des divinités infernales.

Aujourd'hui nous nous en servons pour faire danser et personne n'ignore l'immense consommation qu'il s'en fait à l'orchestre des bals de l'Opéra. Cette répétition produisit un effet singulier, les